

Louis Le Breton (1818-1866) "Trois-mâts par gros temps".

Dessin à la mine de plomb

Le *Saint-Paul*, capitaine Pinard, allant de Chine en Australie et dont la vive traversée inspirait des inquiétudes, s'est perdu en septembre dernier sur une des îles de l'Archipel des Louisiades (Papouasie-Nouvelle-Guinée). Une partie de l'équipage, avec le second et les passagers chinois, au nombre d'environ 330, ont été entraînés ou massacrés par les naturels de l'île. Le capitaine Pinard et huit hommes de l'équipage ont échappé et ont pu gagner la Nouvelle-Calédonie, d'où le steamer de guerre français *Styx* est parti vers les lieux du sinistre.

On lit dans le *Courrier du Havre* 28 mars 1859

Notre place a été douloureusement affectée, ce matin, par la nouvelle de la perte du trois-mâts de notre port le *Saint-Paul*, commandé par le capitaine Pinard, et appartenant à la maison V. Marziou et C^{ie}(1)

Le *Saint-Paul*, joli navire de 620 tonneaux, faisait, lors de sa perte, un voyage intermédiaire de Chine en Australie, avec des émigrants chinois. Ces malheureux ont trouvé la mort dans le naufrage, avec partie de l'équipage.

Le trois-mâts français le *Saint-Paul* était parti de Hong-Kong dans le courant de juillet 1858, avec vingt hommes d'équipage et trois cent dix-sept Chinois, engagés pour l'exploitation des mines d'or d'Australie. Avec tant de monde à son bord, menacé de la disette, le capitaine Pinard tenta, pour raccourcir la traversée, de passer entre les îles de la Louisiade. Les gros temps et des brouillards épais

s'opposant à tout calcul exact sur la position du navire, on navigua d'après l'estime, et avec tant d'incertitude, que trois jours après, le Saint-Paul faisait côte.

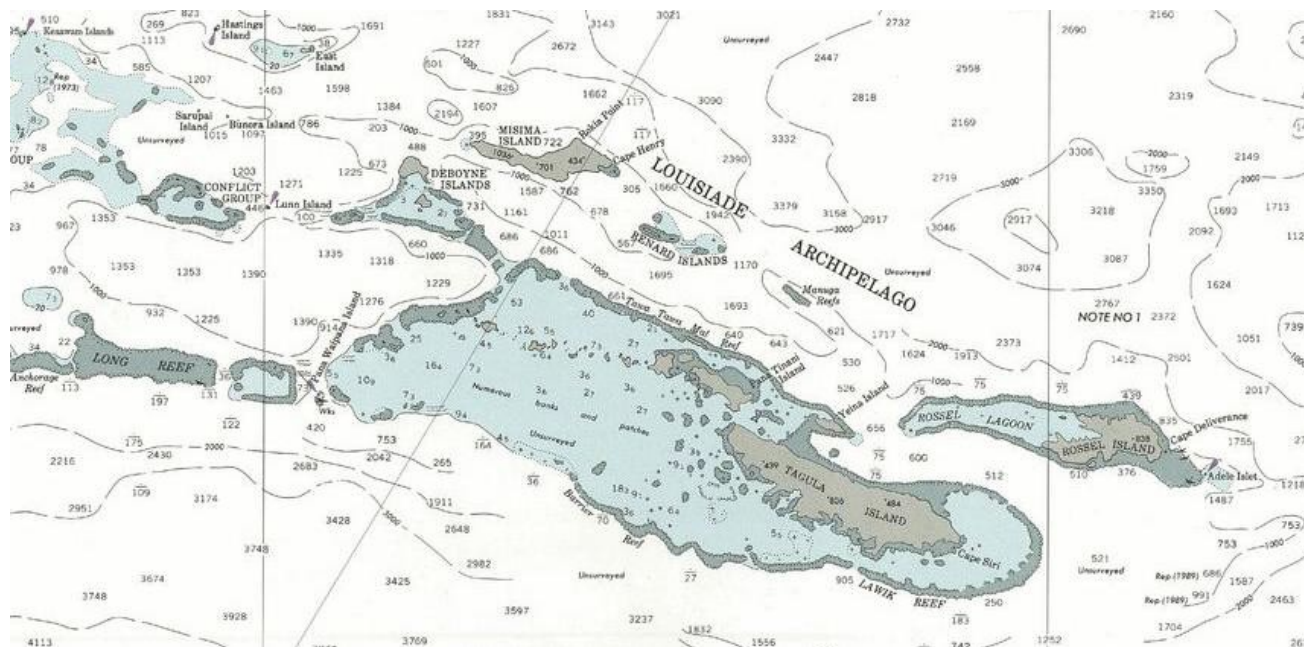
C'est sur une des nombreuses îles de l'archipel des Louisiades que s'est perdu le *Saint-Paul*. Les îles de cet archipel, d'une étendue assez considérable, sont habitées par des sauvages plus dangereux encore que les bancs de rochers qui avoisinent les côtes. On verra, en effet, dans les intéressantes lettres que nous reproduisons, que les infortunés dont on a pu déplorer la perte s'étaient retirés sains et saufs du naufrage, mais qu'ils ont été impitoyablement massacrés par les naturels.

L'archipel des Louisiades, découvert jadis par Bougainville est au sud-est de la Nouvelle-Guinée, et s'étend au nord de la mer de Corail, entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Calédonie.



Voici la reproduction de ces lettres dont nous devons la communication à l'obligeance de MM. V. Marziou et C^{ie}

Fort-de-France, 21 décembre 1858.



"Messieurs, le 11 septembre dernier, dans la nuit, j'ai eu le malheur d'échouer et perdre votre navire Saint-Paul sur l'extrémité est du récif de l'île Adèle (Louisades). Le navire et son chargement ont été complètement perdus, sans qu'il ait été possible d'en retirer même les vivres.

Le Saint-Paul filait 9 ou 10 milles à l'heure, lorsqu'il a touché; mon rapport, qui vous sera expédié de Sydney aussitôt que j'y serai arrivé, vous fera connaître les détails et les causes de Cet événement désastreux.

J'ai d'abord réussi à sauver tous mes passagers et mon équipage; mais les naturels, bienveillants d'abord, ayant attaqué mon campement sur Adèle, il en résultat que je perdis les papiers du navire, les fonds en petite quantité (10 souverains) qui lui appartenaient, mes instruments, etc., etc. Sept hommes de mon-équipage, le second-compris, ont disparu et probablement auront été massacrés : il n'en existe cependant aucune preuve matérielle;

Les Chinois, dont plusieurs ont été blessés, sont restés sur un îlot voisin d'Adèle, ayant fort peu de vivres.

Je suis parti avec 11 hommes et un mousse, pour la côte d'Australie, dans le but d'y rencontrer du secours. 13 jours après, j'ai atterri au nord du cap Flattery. C'est la position probable que je crois pouvoir assigner à la terre que je découvris la première, car j'étais sans autre instrument qu'une boussole chinoise, je naviguais dans une chaloupe

Après avoir supporté bien des misères, le 3 octobre, la chaloupe nous fut prise pendant notre sommeil par une peuplade australienne. Cette peuplade nous garda jusqu'au 11 octobre, après nous avoir fait éprouver bien des mauvais traitements. Ce jour-là, ayant aperçu une goélette anglaise de 60 tonneaux, je parvins à la joindre avec huit de mes hommes, trois ayant succombé et le mousse ayant disparu.

(Six jours plus tard, une goélette se montra ; nos compatriotes firent des signaux qui furent aperçus. Le capitaine Mac Ferlane traita de leur rachat avec les sauvages. La goélette Prince of Danemark ramena le capitaine Pinard et ses matelots en Nouvelle-Calédonie où ils n'arrivèrent que le 25 décembre.)

A bord de cette misérable goélette ; je fus, par suite de son itinéraire, gardé jusqu'au 20 décembre, jour auquel ayant été mis à terre, la réception toute cordiale toute bienveillante du commandant militaire, M. Têtard, chef de bataillon de l'infanterie de marine en garnison à Port-de-France, ainsi que celle de ses officiers, m'ont, pour le moment, fait oublier l'égoïsme anglais. Le capitaine de cette goélette a réclamé 2,000 francs pour notre sauvetage. On a traité pour 1,500 francs.

Le commandant de Cintré, de la corvette Thisbé en station à Port-de-France va expédier à Adèle le vapeur le Styx. Le commandant de Cintré a exprimé le désir que j'accompagne ce bâtiment dans la petite exploration qu'il entreprend dans le but de sauver ceux des hommes de l'équipage du Saint-Paul ou de ses passagers qui auraient survécu. J'ai d'autant plus cru n'apporter aucune objection au désir du commandant de la Thisbé que le Styx aura mission de me mettre à Sydney avec le reste de mes hommes aussitôt le but principal de son expédition accompli.

Deux hommes et moi sommes arrivés ici complètement dépourvus des vêtements les plus indispensables ; tous plus ou moins souffrants."

Veillez agréer, etc.,

E. PINARD.

Sydney, 28 janvier 1859

"Messieurs, dans ma lettre datée de Fort-de-France (Nouvelle-Calédonie), je vous ai annoncé, messieurs, la perte de votre navire Saint-Paul. Je vous disais aussi que le commandant de la corvette Thisbé, M. de Cintré, expédiait le vapeur le Styx aux Louisiades, dans le but d'y sauver les passagers et les matelots qui y étaient restés.

Je suis revenu de cette expédition le 27 janvier, les 330 individus laissés sur les Louisiades, un seul Chinois a pu être sauvé, tous ont été massacrés avec un raffinement de barbarie dont la seule pensée épouvante.

Il a été constaté par le commandant du Styx que la carcasse du bâtiment était située de telle sorte, que tout sauvetage de matériel avait dû être impossible.

Ce rapport, ceux résultant des interrogatoires qu'ont subis les hommes qui m'avaient accompagné qui ont été rédigés par le commandant De Cintré, ainsi que par le commandant particulier de la Nouvelle-Calédonie, arriveront au ministère de la marine par ce courrier."

Agréez, etc.,

E. Pinard. »

Rapport du Lieutenant de vaisseau Grimoult, commandant du STYX :

Port-Jackson, 26 janvier 1859

Monsieur le ministre, j'ai l'honneur de vous faire Connaître le résultat du voyage que l'avis à vapeur le Styx vient de faire à l'archipel des Louisiades.

Le but de ce voyage était de rechercher les naufragés du navire français le Saint-Paul, du Havre, perdu sur une des îles de cet archipel (île Rossel), dans les premiers jours de septembre.

D'après le rapport du capitaine du Saint-Paul, arrivé à la Nouvelle-Calédonie avec une partie de son équipage, le 20 décembre, lorsqu'il se sépara des naufragés pour aller chercher du secours, le 10 septembre, ils étaient tous réunis sur un îlot voisin de l'île Rossel ; ils étaient au nombre de 320, tous Chinois chercheurs d'or. Ce nombreux personnel, à peu près dépourvu d'armes à feu et de munitions, avait à peine quelques jours de vivres et manquait tout-à-fait d'eau douce. La désunion régnait d'ailleurs au milieu de ces hommes, fort pusillanimes, du reste. La veille, une partie de l'équipage et une vingtaine de Chinois avaient été surpris et massacrés dans le campement qu'on avait fait sur l'île Rossel; et le jour même il avait fallu écarter à coups de fusil les pirogues qui cernaient l'îlot des naufragés. Telle était, en septembre, la situation de ces naufragés, dont je devais, quatre mois pins tard, apprendre le sort misérable.

Tous (326), excepté un seul Chinois que nous avons été assez heureux pour recueillir, sont tombés victimes du cannibalisme féroce des naturels de l'île Rossel.



Styx : Aviso à roues de 1ère classe, type Sphinx. Longueur 48.20 x 8.16 (14 hors tambours) x 3.00 m, 520 tx, 910 tpc. Armement : 6 x24 caronades, 2x16cm obusiers ou 4x16cm obusiers, selon les navires

Voici, d'ailleurs, comment je suis arrivé à connaître les détails de cet horrible massacre :

Sorti du Fort-de-France, le 27 décembre, j'étais, le 5 janvier, auprès de l'île Rossel, dont je suivais la côte d'assez près pour distinguer tous les signaux de détresse qu'en pouvait faire arriver près du lieu du naufrage, je m'empressai de faire visiter l'îlot qui avait servi de refuge aux naufragés. On trouva le sol jonché de débris de coco, rien n'indiquait que la place eût été quittée précipitamment. D'après les indices, je pensais que la bonne harmonie s'était rétablie avec les naturels et qu'ils avaient laissé les Chinois mettre pied à terre avec leurs bagages. J'espérais en retrouver le plus grand nombre dans les environs.

Je fis en même temps examiner la côte et fus assez heureux de trouver un mouillage en dedans d'une étroite coupure de récifs.

Le lendemain, je conduis le Styx à ce mouillage qui n'était pas sûr, il est vrai, dans la saison de l'hivernage où nous étions, mais qui avait l'avantage de rendre nos recherches plus actives et plus efficaces en même temps que nous épargnions le combustible.

Les embarcations se rendirent au bord de la plage afin de nouer des relations avec les indigènes et rechercher les naufragés, mais toutes nos tentatives furent inutiles auprès des indigènes qui dédaignaient tous nos cadeaux, nos étoffes, le tabac. etc., tout ce qui captive l'attention des sauvages; ils semblaient n'avoir qu'une pensée, celle de s'emparer de quelques hommes de nos embarcations; nos canots

continuèrent leur exploration de la côte, presque partout bordée de palétuviers, et furent assez heureux pour recueillir un jeune Chinois qui avait trompé la surveillance des naturels.

Encore tout ému de se voir hors des mains des sauvages, ce jeune garçon nous fit connaître, par des signes très-expressifs, les détails suivants, qui ont été confirmés et complétés à notre arrivée à Sydney, où nous avons trouvé un interprète.

Il paraîtrait que, après être demeurés quelques jours sur l'îlot, une partie des Chinois essaya de prendre terre avec une embarcation, tous furent saisis et massacré. Les jours suivants, les indigènes, désirant d'avoir de nouvelles victimes, apportèrent des cocos et décidèrent, par leur apparence de bonne amitié, un certain nombre de naufragés de venir dans leurs pirogues ; ils les conduisirent à terre, où ils eurent le même sort que les premiers débarqués. La défiance des Chinois fut assez éveillée à la suite de ce second débarquement pour qu'un certain nombre de survivants se décidât à demeurer sur l'îlot, malgré les privations qu'ils devaient y endurer.

Après un mois environ de séjour sur cet îlot, ces hommes affaiblis furent facilement conduits à la Grande-Terre par les naturels, qui les lièrent à des arbres et les gardèrent à vue jusqu'à ce que le jour de l'immolation fût arrivé pour chacun d'eux.

Le raffinement de cruauté déployé alors par ces sauvages est impossible à décrire.

Quand le Styx arriva devant l'île,, il ne restait plus en vie que quatre enfants et un homme de l'équipage (Prussien). Ils devaient un jour ou l'autre, suivant le caprice des cannibales, avoir le sort de leurs compagnons.

Dès qu'on vit le bâtiment à vapeur s'approcher de terre, les cinq infortunés furent entraînés dans la montagne pour y être retenus prisonniers, liés étroitement à des arbres; l'enfant que nous avons sauvé n'a dû son salut qu'à sa faiblesse qui l'empêchait de suivre les autres; laissé en arrière, il a trouvé la force de se traîner jusqu'aux palétuviers ou il a été recueilli.

Le lieutenant de vaisseau commandant l'avis à vapeur le Styx ,

Grimoult



Un journal australien contient les émouvants détails qu'on va lire, recueillis de la bouche du seul Chinois miraculeusement échappé au massacre de ses 329 compatriotes, et racontant les scènes de cannibalisme dont il a été témoin :

« Le Saint-Paul avait touché pendant la nuit, et réveillés en sursaut, nous nous précipitâmes sur le pont en poussant de grands cris. Le capitaine nous rassura et nous fit redescendre dans l'entrepont. Dès que le jour parut, on nous débarqua sur une île, où nous restâmes deux jours sans une goutte d'eau et quelques-uns d'entre nous retournèrent alors à bord du navire pour en rapporter de l'eau et quelques provisions.

Le capitaine était parti dans une embarcation avec une partie de son équipage, et pendant le premier mois qui suivit son départ, nous ne fûmes pas inquiétés par les indigènes. Malheureusement, nous ne devions pas jouir longtemps de cette sécurité : venus en foule du continent, ils finirent par nous attaquer. Quelques-uns d'entre nous étaient armés de carabines à deux coups ; mais, saisis de frayeur, nous les jetâmes au loin. Le seul blanc resté avec nous après le départ du capitaine Pinard était un matelot grec qui, armé d'un coutelas, se jeta en désespéré sur les sauvages, et en tua un grand nombre avant de se rendre.

Les indigènes victorieux nous enlevèrent alors tous nos habits et les détruisirent en partie. Cependant, ils conservèrent tous les objets de quelque valeur, tels que pièces de monnaie, anneaux, etc.; qu'ils plaçaient dans une sacoche en filet que chacun d'eux portait suspendue à son cou. Une montre attira particulièrement leur attention, et ils ne faisaient que l'ouvrir et la fermer pour apercevoir leur image réfléchie dans la verre.

Pendant la nuit, nous fûmes placés au centre d'une clairière, où des feux furent allumés de place en place. Nous étions de la part des indigènes, l'objet d'une active surveillance. Le jour suivant, ces cannibales choisirent quatre ou cinq Chinois, et, après les avoir tués, ils les firent rôtir et, les mangèrent. Les reliefs de ce t horrible festin allèrent rejoindre les anneaux dans le filet suspendu au cou de ces misérables. Voici comment ils s'y prenaient pour faire leur épouvantable cuisine : les victimes une fois choisies, on les emmenait et on les frappait sur tout le corps (excepté sur la tête) avec une sorte de massue. Puis on les achevait en leur ouvrant la poitrine. On coupait alors le corps en petits morceaux. Mais les doigts, les orteils et la cervelle étaient les morceaux les plus recherchés. Les os étaient recueillis et brûlés, ou bien jetés au loin.



J'ai vu massacrer ainsi dix de mes amis. Un jour, quelques Chinois montèrent dans une embarcation appartenant au navire, pour aller sur le continent chercher un peu d'eau douce. Ils ne sont pas revenus, et il est plus que probable qu'ils ont été dévorés. Chaque jour, les sauvages nous apportaient des noix de coco et des racines pour notre nourriture. Ils paraissaient très amis avec nous! Cet état de choses dura jusqu'à ce que j'aie pu quitter cette île maudite. Il n'y restait plus en vie, quand je suis parti, que quatre Chinois et le matelot grec. Tous les autres avaient été égorgés...

Le jour où le steamer parut, j'avais encore vu ces cinq malheureux, mais aussitôt que les indigènes aperçurent des embarcations se diriger vers la côte, ils gagnèrent au plus vite les montagnes, emmenant avec eux leurs prisonniers. J'étais malade et blessé, et ils ne voulurent pas m'emporter. Je me cachai parmi les rochers, jusqu'à l'arrivée des embarcations qui me recueillirent, seul survivant, sans doute, de mes compagnons !

Ces sauvages, qui étaient très nombreux, ne paraissent pas avoir de chefs ils vivent de noix de coco, qui se trouvent en grande abondance dans le pays, et d'une espèce de racine ressemblant à la pomme de terre, qu'ils mangent, rôtie. A l'exception de quelques chiens, je n'ai jamais vu dans ce pays un seul quadrupède, ni un seul oiseau. »

Le narrateur des horribles détails qu'on vient de lire, ajoute le journal de Sydney est un tout jeune homme qui paraît fort intelligent.

WRECK OF THE ST PAUL

The schooner Prince of Denmark brought on to Port de France the captain and a portion of the crew of the French ship St Paul, of Havre, which vessel was wrecked on the 10 of September last, on Adele Island, near the eastern end of Louisiade Archipelago. The St Paul was bound from China to Sydney with 330 Chinese passengers, when she struck on a reef near Adele Island. After landing the crew and all the passengers in safety, Captain Pinard, of the St. Paul, started in the longboat with a few seamen, in order to reach the coast of New Holland. Several days of navigation brought him to Cape Grenville, where he landed in search of fresh water. He went ashore for the purpose, leaving a man in charge of his boat, when he returned, the man was found asleep on the beach, and the boat had been cut adrift. After living several weeks amongst the natives, who took everything from them, but spared their lives, the shipwrecked seamen were rescued by the fortunate arrival at the schooner Prince of Denmark. Captain M'Kellar kindly received them on board, and brought them all to Port de France, where they received from their countrymen every assistance and attention. The Government of New Caledonia has ordered the steamer Styx to proceed at once to Adelaide Island. In order to enquire into the fate of the remainder of the crew and of the 350 Chinese passengers, and to bring them on to Sydney.

Sydney Morning Herald.(Friday 4 February 1859)

-

Notes :

(1) Armateur, fondateur de la Maison V. Marziou, dont il nomme gérant le Fils de Hamon Marie Marziou, Victor Marziou est né à Brest le 29 septembre 1814. Résidant à Ingouville, près du Havre, le nom de cet affairiste introduit dans les milieux catholiques est associé à la Société de l'Océanie (La Société de l'Océanie était une société de missions chrétiennes. Cette société arma au Havre plusieurs trois-mâts à destination de l'Océanie et du territoire de l'Orégon, "l'Arche-d'alliance" et "l'Etoile-du-matin", participant à l'évangélisation des "sauvages" de ces territoires alors vierges), puis, avec son associé Langlois, à la Loterie des lingots d'or pour laquelle il assure le transport des chercheurs d'or français vers San Francisco via le Cap Horn au moment de la ruée vers l'or en Californie, de 1851 à 1853.